

s o m m a i r e

-
- 1 ÉDITORIAL : une conversation entre les cultures
-
- 3 LES RENCONTRES DE BOURGES :
Lieux littéraires et cultures en Europe
- A la recherche de l'aura perdue, par Daniel Fabre
 - Situations et pratiques muséographiques en Europe
 - Divers types d'actions culturelles
 - Le Patrimoine littéraire dans une politique culturelle européenne
 - De Nohant à la Possonnière : un voyage littéraire
-
- 12 VIE DE LA FÉDÉRATION
- La journée d'étude et l'Assemblée générale à Orléans
 - Le portail internet de la Fédération
 - Nouveaux adhérents
-
- 14 NOUVELLES D'HIER ET DE DEMAIN
-
- 16 PUBLICATIONS
- Note de lecture : Alexandre Dumas, *Le Château des Folies*

Une conversation entre les cultures

En guise d'éditorial, nous reproduisons ici l'allocution d'ouverture du président de la Fédération, lors des 7^e Rencontres de Bourges, le 15 novembre 2002.

Deux mots me viennent à l'esprit au moment où je prends la parole : plaisir et émotion.

C'est en effet avec beaucoup de plaisir que je souhaite rendre hommage aux personnalités qui nous ont fait l'honneur d'ouvrir officiellement les 7^e Rencontres de Bourges et les remercier en votre nom de l'intérêt qu'ils portent à notre travail :

sans le soutien de la Direction du livre et de la lecture, de la Direction régionale des Affaires culturelles, du Conseil régional du Centre, du Conseil général du Cher, de la Ville de Bourges, de la Caisse régionale des Dépôts et Consignations, nous n'aurions pu organiser ces manifestations annuelles qui représentent un temps fort dans la vie de notre Fédération.

Permettez-moi d'associer à cet hommage le Comité de pilotage de ces Rencontres animé par Elisabeth Dousset, avec l'aide permanente et précieuse de Valérie Espin. Que toute l'équipe trouve ici le témoignage de notre gratitude.

Plaisir aussi d'accueillir le président du Conseil international des musées (ICOM), le président du Comité international des musées littéraires (ICLM) dont la présence à mes côtés, ainsi que la participation de responsables de lieux littéraires de seize pays du monde, font

de ces Rencontres de 2002 un événement exceptionnel et qui fera date, j'en suis persuadé, dans l'histoire de notre association.

Emotion, car je me revois dans cette salle, il y a sept ans, avec une poignée d'amis. Nous avions eu cette idée un peu folle de réunir des maisons d'écrivain. Et pour la première fois se rencontraient à Bourges des responsables de lieux littéraires aux statuts multiples : musées, monuments historiques, bibliothèques, demeures privées ou relevant de collectivités territoriales, héritiers ou ayants droit, mais aussi enseignants et documentalistes.

Cette première manifestation connut un tel succès que, l'année suivante de nouvelles Rencontres étaient organisées, élargies cette fois à l'échelle européenne, avec la présence des représentants du Musée Karen Blixen au Danemark, de l'Institut Heine à Düsseldorf, de la maison de Charles Dickens à Londres et de la maison-musée de Garcia Lorca à Grenade.

C'est à l'issue de ces deuxièmes Rencontres, le 6 décembre 1997 – un matin neigeux – que naissait, sous un regard européen, une solidarité, celle de tous ceux qui ont à transmettre un héritage littéraire et dont ils doivent organiser la compréhension, au sens plein et claudélien du mot : la Fédération des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires qui rassemble aujourd'hui une cinquantaine de lieux, mais accueille aussi de nombreuses associations et ceux qui œuvrent à leur côté.

Le thème de nos rencontres : « lieux littéraires et cultures en Europe » nous invite, cette année, à vivre pendant trois jours à l'heure de ce que Goethe appelait de ses vœux « la littérature universelle » faite d'apports irréductiblement originaux et d'influences réciproques, une conversation entre les cultures. Oui, ce qui nous réunit ici,



Hamlet.
Gravure extraite des *Œuvres complètes de Shakespeare*.
Ed. Charles Gosselin, 1843



c'est bien cette ambition de faire découvrir à travers la vie de nos maisons, les résonances parfois surprenantes, qui, d'un bout à l'autre de la planète, font de chaque écrivain un porte-parole de l'homme, unique et significatif.

Le programme propose un voyage dans l'espace et dans le temps, qui s'articule en deux périodes : d'abord, une réflexion théorique et des échanges sur les pratiques mises en œuvre pour faire vivre un lieu littéraire, puis la visite de maisons où vécurent des figures illustres : la demeure de George Sand à Nohant, la maison de tante Léonie à Illiers (le Combray de « A la recherche du temps perdu ») qui inspira tant l'œuvre de Marcel Proust, enfin le manoir de la Possonnière, où naquit Pierre de Ronsard, dans ce Vendômois qui marqua fortement l'inspiration du poète.

Mais ouvrir un colloque sur le thème des cultures en Europe, à l'aube du XXI^e siècle, alors que cette Europe cherche à s'organiser et va s'élargir, c'est, par delà les questions matérielles qui nous préoccupent tous concernant notre fonctionnement, nos problèmes de gestion et d'administration, se poser d'inévitables questions « sur nous-mêmes, notre lieu, notre époque » comme l'écrit fort justement Terry McCormick, lorsqu'il nous invite à remonter dans les siècles, en visitant les maisons associées à Shakespeare. C'est ce que j'ai fait en relisant une de ses œuvres.

La scène se passe il y a quatre cents ans ou bien davantage. Un jeune homme portant des vêtements à la « couleur des ténèbres » arrive, par une nuit glaciale, dans son pays au Nord de l'Europe pour honorer

la mémoire de son père mort récemment. Son ami lui raconte que depuis plusieurs nuits, les deux officiers de la garde aperçoivent sur la terrasse du guet un fantôme qui ressemble à son père...

Le jeune homme s'étonne : « Le roi, mon père ?... c'est vraiment étrange ! »

« Si, si » affirment l'ami et les gardes.

Le jeune homme décide alors de veiller avec eux et, sur le coup de minuit, un spectre apparaît qui lui dit : « Ecoute moi, je suis l'esprit de ton père, on raconte partout qu'un serpent m'a mordu pendant que je faisais la sieste dans mon verger, mais ça n'est pas vrai, on m'a versé une fiole de poison dans l'oreille et je

vais te donner le nom de mon assassin. C'est ton beau-père ! Il faut que tu me venges ! Adieu, adieu, ne m'oublie pas ! »

Le jeune homme y croit sans y croire. Il est la proie de l'indécision et du doute. Il est encore un peu médiéval, mais déjà des temps modernes.

Vous aurez tous reconnu le prince Hamlet, et vous connaissez le déroulement de cette tragédie que j'ai choisie à dessein, parce qu'une représentation en est donnée ce soir à Bourges par la troupe de Peter Brook, et surtout parce qu'il me semble que Shakespeare y a trouvé la forme symbolique d'une inquiétude, l'inquiétude d'une Europe qui, après avoir abandonné le Moyen Age et n'être pas tout à fait entrée dans un ordre nouveau, cherche une culture nouvelle...

On pourrait trouver dans la littérature bien d'autres exemples ; ainsi chez Rousseau, on découvre une crise culturelle quand il écrit *Du Contrat social* : la culture pervertit l'homme ; mais dans ce même ouvrage, il déclare que c'est la culture qui est nécessaire pour transformer l'homme, d'animal égoïste en citoyen. C'est ainsi qu'on passe d'une époque à l'autre, de l'ordre classique mourant à l'ordre romantique naissant. Culture et crise de la culture sont indissociables, et ce thème pourrait faire l'objet d'autres débats et d'autres rencontres.

Sans verser dans le concordisme, on peut penser qu'à ce tournant de siècle marqué par une véritable rupture de notre représentation du monde, alors que l'avenir, dont l'évocation fait lever autant de crainte que d'espérance, paraît comme évanoui et suscite parfois une crise profonde de l'âme, les maisons d'écrivain ont une place de choix : nous sommes de plus en plus nombreux à en pousser la porte, espérant sans doute y trouver réponse à nos propres interrogations, mais en même temps avec la reconfortante certitude d'assouvir notre faim.

Car si tous ces écrivains ont duré, c'est parce qu'ils ont été capables d'apporter aux générations successives, des nourritures renouvelées, chaque génération apportant, comme le disait André Gide, une faim différente. Mais connaissons-nous bien la faim de celle à laquelle nous appartenons ? C'est peut-être aussi cette question qui nous réunit ici aujourd'hui si nombreux.

Il me reste à souhaiter que ces 7^e Rencontres de Bourges favorisent un échange fructueux d'idées et d'expériences, prélude indispensable aux coopérations futures qui nous permettront de nous comprendre encore mieux, si nous réussissons à nous doter d'un verbe partagé, pour aller ensemble encore plus loin sur les routes européennes des maisons d'écrivain, qui sont aussi des chemins d'espoir, de liberté et de paix.

Jean-François Guoussard



Jean-François Guoussard pendant son allocution
(cliché : P. Savouret)

Des rencontres européennes

Organisées conjointement avec le Comité international des musées littéraires (ICLM), ces 7^e Rencontres ont rassemblé à Bourges, le 15 novembre, plus de cent vingt personnes. De la lointaine Islande à l'immense Russie, étaient venus des représentants de maisons d'écrivain et de musées littéraires de seize pays d'Europe : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Estonie, Grande-Bretagne, Hongrie, Islande, Italie, Lettonie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, République Tchèque et Russie. Une véritable internationale littéraire où la fille de Jean Giono côtoyait l'arrière-petit-fils de Léon Tolstoï ; la musique elle-même était au rendez-vous avec le directeur du Musée Edvard Grieg, actuel président de l'ICLM.

Après les allocutions d'ouverture prononcées par MM. Serge Lepeltier, sénateur et maire de Bourges, Rémy Pointereau, Président du Conseil Général du Cher, Erling Dahl, président de l'ICLM, Jacques Pérot, président du Conseil international des musées (ICOM) et Jean-François Goussard, président de la Fédération – le texte de son discours fait figure d'éditorial à la page précédente – l'introduction générale de ces Rencontres fut assurée magistralement par Daniel Fabre, directeur d'études à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, dont nous présentons ici la communication.

A LA RECHERCHE DE L'AURA PERDUE



A la tribune, de g. à dr. : E. Dousset, J.F. Goussard, E. Dahl, D. Fabre (cliché : V. Espin)

Je rédige actuellement avec quelques collègues la présentation des résultats d'une enquête européenne sur les maisons d'écrivain et les lieux d'écriture ; cette enquête n'est pas exhaustive, mais elle constitue une analyse de quelques cas qui nous ont semblé représentatifs de ce grand mouvement qui, depuis maintenant un siècle et demi dans certains pays, permet de présenter concrètement la littérature. D'autre part, je me suis occupé, il y a près de quinze ans, de la création d'un lieu littéraire assez singulier, la maison du poète Joë Bousquet à Carcassonne, ou plutôt sa chambre dans laquelle il a vécu les vingt dernières années de sa vie après avoir été blessé pendant la Grande Guerre. Je vous parlerai donc à la fois comme analyste et comme acteur, en essayant de poser une question fondamentale. Mon objectif n'est pas de faire un tour d'Europe des lieux d'écriture ou des maisons d'écrivain, mais plutôt de m'interroger sur le pourquoi de notre action commune et de réfléchir avec vous sur ce qui nous meut, nous émeut lorsque nous nous engageons dans la restauration et l'animation d'un lieu littéraire.

Au début des années 30, Paul Valéry écoute un soir la première retransmission radiophonique d'un concert de musique classique donné à New York. Très impressionné, il écrit aussitôt un texte qu'il intitule « La conquête de l'ubiquité ». Il réfléchit sur le fait que l'œuvre d'art, ici musicale, peut être désormais, grâce à des moyens techniques

adéquats, détachée des conditions de sa performance, multipliée et que sa jouissance peut être dispersée, disséminée. C'est le cas pour la musique, ce fut le cas bien plus tôt, pour les œuvres plastiques. La possibilité de reproduction infinie et de diffusion au loin du son et de l'image est ce que Valéry appelle « la conquête de l'ubiquité » ; et il conclut son article en une sorte de prophétie : cette ubiquité va transformer notre rapport à l'œuvre d'art, et peut-être même notre manière de créer des œuvres. Jeune philosophe, Walter Benjamin lit ce texte, et presque aussitôt, dans une sorte de fièvre, il rédige à son tour un long article, qui deviendra fort célèbre sur l'œuvre d'art à l'ère de la reproductibilité technique. Il salue le fait

que cette possibilité de reproduction et ces nouveaux moyens de diffusion démocratisent l'accès à l'œuvre, qu'elle soit plastique ou musicale. Mais en même temps, Benjamin introduit une réflexion nouvelle qui va nous être très précieuse. Dans la multiplication, on perd quelque chose, il y a la perte de ce qu'il propose d'appeler « l'aura », reprenant ce terme latin que vous retrouvez à la racine du terme « auréole ». L'aura est ce qui émane d'un être et d'une chose exceptionnels et qui englobe le spectateur ou l'auditeur, celui qui est mis en présence. L'aura est l'émotion particulière qui nous saisit dans la mise en présence de l'œuvre, liée à son caractère unique. La reproduction entraîne nécessairement une déperdition de l'aura, un effacement de ce frisson qui



La maison de Tante Léonie à Illiers-Combray (cliché : P. Savouret)



Devant la maison de George Sand à Nohant (cliché : V. Espin)

nous saisit devant le caractère unique d'une œuvre contenant le geste du créateur, portant la trace et la marque de son action. Reproduire, c'est perdre le bénéfice de cette rencontre de l'œuvre, au lieu unique où elle se trouve.

Si j'ai cité ces deux textes, c'est pour transposer ces réflexions à la littérature. Une évidence s'impose alors : la situation est exactement inverse de celle de l'œuvre d'art. La littérature ne se constitue en tant que telle qu'au moment où le texte se détache de son auteur, du lieu unique dans lequel l'œuvre est née pour exister, pour s'incarner dans la lecture qui, idéalement, est une lecture privée et silencieuse depuis le milieu du Moyen-Âge. La littérature, que d'aucuns définissent comme le plus haut des arts, puisqu'elle est capable de les interpréter tous, est née de cette perte de l'aura. Le jour où les contes et les épopées n'ont plus été récités au cours des banquets ou dans les assemblées de guerriers, lorsque la personne et la voix de l'auteur n'ont plus été nécessaires, quand l'écriture a suffi pour que l'œuvre existe, la littérature s'est alors libérée de la performance pour devenir elle-même. Il serait aisé de démontrer que tous les progrès techniques du traitement de l'écrit, comme l'imprimerie, et tous les progrès économiques et culturels qui ont assuré la reproduction et la diffusion massive du livre, sont allés dans le sens de cette ubiquité. On peut lire Proust dans une métropole chinoise ou dans un désert africain, on peut le lire traduit dans des dizaines de langues, sa présence personnelle n'est pas nécessaire, ni même d'ailleurs l'œuvre originale. C'est du texte lu que doit monter l'émotion, l'excitation intellectuelle, le ravissement du lecteur. La possibilité actuelle du passage du livre-papier au livre-écran, ne fait qu'accroître cette ubiquité absolue de la chose écrite et, singulièrement, de la littérature. Il n'est

pas utile d'aller au musée ou de visiter un lieu pour entrer dans un univers fait de mots, à la seule exception du théâtre.

Pourquoi alors sommes-nous ici à recueillir les papiers écrits de la main d'un auteur, à reconstituer son bureau ou sa chambre, à collectionner ses images, ou même à présenter pieusement son linge ou une boucle de ses cheveux ? N'y a-t-il pas un énorme malentendu entre l'essence de la littérature qui est d'être libérée de l'espace et du temps, et ces activités diverses qui nous occupent tant, qui la localisent dans un objet, une maison ou un paysage ? Cette contradiction a été soulignée depuis longtemps : Flaubert se moque des

érudits rouennais qui conservent dévotement une porte de la maison de Corneille, dont on ne sait pas très bien si c'est la vraie. La critique récente du XX^e siècle l'a réaffirmé maintes fois avec force, relançant à propos de Mallarmé par exemple, la satire flaubertienne de toute forme de culte de la chose littéraire. Mais il ne suffit pas de constater cette contradiction, il faut la penser et la mettre en perspective de la manière suivante : plus la littérature réalise techniquement son être « ubiquiste », c'est-à-dire être de partout, plus l'aura qui naît du rapport singulier à l'objet, à la personne, à la situation unique, est ressentie comme une perte, et de ce fait, reconstituée par tous les moyens. Que nous soyons responsables d'un musée littéraire, d'une bibliothèque de manuscrits, d'une maison d'écrivain, animateur de fête littéraire ou de lecture publique, nous sommes des artisans de l'aura perdue, convaincus que le rayonnement de la littérature est aussi éprouvé dans une présence qui ne se substitue pas au texte, mais qui le souligne, le renvoie, l'entoure comme d'un halo, d'une auréole, d'une aura. Ce retour de l'aura est historiquement long et complexe, surtout pas homogène. Ses formes, ses cadres, ses styles dominants sont très divers : ces différences sont-elles



L'église de Nohant (cliché : V. Espin)

immuables, ne tendent-elles pas à s'atténuer au sein d'un modèle global de mise en présence de la littérature ? C'est ce que nous allons voir maintenant, à la recherche de l'aura perdue.

Les supports de la présence

Un premier registre de différences tient au support de la présence. Autour du texte, comment restituer – sur quels appuis, par quels procédés, avec quelles références – ce caractère unique de la rencontre qui caractérise notre rapport à l'œuvre d'art ? Il existe des supports privilégiés qui ont chacun une histoire très riche et une diversité de traitement très intéressante.

D'abord le manuscrit. On a tendance à traiter la chose comme si c'était une situation universelle et constante, mais ce n'est pas le cas. Le simple fait que les écrivains conservent leurs manuscrits est un acte culturel nouveau, quand il apparaît. Le manuscrit, jusqu'au XVIII^e siècle, est une simple médiation entre l'auteur et le typographe, il est détruit au cours de la fabrication du livre et personne ne cherche à le conserver ; on en vient plus tard à des pratiques de conservation méthodiques. Laclos avait réalisé une copie intégrale du manuscrit des *Liaisons dangereuses* et on sait qu'il s'agit là d'un des premiers actes de conservation. On sait aussi que Victor Hugo faisait recopier soigneusement ses manuscrits et remettait à l'imprimeur une copie qui pouvait ensuite être détruite. Pourquoi ? Parce qu'on va lier au manuscrit ce qui est un des effets de la présence, à savoir nous mettre en contact avec l'acte créateur et ses mystères. Cependant, ce texte manuscrit est l'occasion d'une diversité de traitement remarquable qui se réalise d'ailleurs dans les lieux littéraires.

Le premier traitement consiste en un **traitement archivistique**, égalitaire, qui est un peu le traitement type du « département des manuscrits » à la Bnf, département dont vous savez que la création est consécutive au don par Victor Hugo de ses manuscrits à la Bibliothèque nationale, future « Bibliothèque des Etats-Unis d'Europe » comme il l'écrit dans son testament. Chaque écrivain est une singularité, mais le traitement qu'on apporte à son manuscrit est un traitement qui uniformise, et à certains égards, un traitement anonyme dans un trésor indéfiniment enrichi.

Le second type de traitement est ce que j'appelle le **traitement singularisant** qui consiste en un regroupement de manuscrits d'un écrivain dans les lieux mêmes d'une présence, déclinés à travers l'espace, les objets, les images, etc. Il se fait assez peu en France où le traitement archivistique était dominant jusqu'à une période très récente. Mais on connaît ces musées littéraires qui caractérisent l'aire d'influence ger-

manique ainsi que toute l'Europe orientale, où finalement, le tout d'un écrivain doit être réuni quelque part. Le manuscrit entre alors dans une stratégie de mise en présence du visiteur (ou du consultant) et de l'écrivain.

On a vu récemment émerger en France et en Italie, ce que j'appelle le **traitement communautaire** du manuscrit littéraire. La création de l'Institut Mémoires de l'Edition Contemporaine (IMEC), est un phénomène historique très intéressant parce que les éditeurs et les écrivains déposent manuscrits et épreuves dans une structure associative. Il s'agit en réalité d'une sorte de club, puisque l'IMEC est amené à sélectionner et refuser des manuscrits. On s'aperçoit aussi qu'au sein du personnel de l'institut se trouvent des parents d'écrivains qui ont eux-mêmes déposé. Ce club n'est pas simplement un club d'écrivains disparus, mais d'écrivains vivants. On se rend compte qu'il y a une sorte de communauté, qui n'est pas simplement abstraite, intellectuelle, ni une république des lettres, mais un véritable club d'écrivains présents par l'intermédiaire de leurs textes écrits, dactylographiés ou saisis sur ordinateur.

L'auteur est le deuxième support de la présence. Ce que je viens de dire me conduit directement à cet absolu de la présence qui est l'auteur dans son lieu, avec son corps, sa voix. Il peut même y avoir une opération de réincarnation partielle ou de continuité entre l'auteur et ses successeurs, opération qui consiste à associer un lieu de mémoire à une création contemporaine et à y installer, par exemple, un écrivain en résidence ; cela devient aujourd'hui une pratique assez commune. J'ai ainsi eu l'occasion de séjourner dans la maison de Jules Roy à Vézelay. Expérience tout à fait intéressante : vous vous trouvez dans le bureau de l'écrivain, au milieu d'une grande partie de ses archives, parfois de son journal intime, et tout cela est protégé du public. Résidant dans sa maison, vous entrez dans la peau de l'auteur, vous revivez sa présence et vous êtes censé la restituer par une création ou un témoignage.

L'image. Un autre support important de la présence, assez peu utilisé en France, mais très cultivé en Allemagne ou en Italie, est le rassemblement en une



Le manoir de La Possonnière, maison natale de Ronsard (cliché : P.Savouret)

sorte de galerie, mise à disposition du public, des images de l'écrivain. Il faudrait aussi réfléchir à cette présence de l'image, à la manière dont elle émerge et aux recherches iconographiques systématiques, aux véritables inventaires d'images qui existent dans certains lieux littéraires, par exemple ceux qui sont consacrés à Goethe ou à Schiller en Allemagne. La démonstration la plus vivante de cette émergence de l'image de l'écrivain, pourrait être faite à propos de Voltaire, qui me semble être le premier écrivain à avoir affronté le problème de la multiplication de son image.

Les lieux. Enfin, qui nous est beaucoup plus familier, comme médiateurs de la présence, il y a les lieux mêmes où l'écrivain a vécu, écrit, ou des lieux qui se sont créés à partir de son écriture. Le lieu littéraire se situe soit en deçà de l'acte de création ou bien, au-delà, en aval ; il est en quelque sorte transfiguré par l'œuvre. La maison de Juliette à Vérone, ou le Wessex de Thomas Hardy, ou le petit village de Ry qui se considère comme le modèle du « Yonville » de Madame Bovary, sont véritablement des lieux créés par la littérature. Cette opposition entre lieu réel et lieu créé devient relative pour beaucoup d'écrivains modernes qui ont fait de leur propre existence la matière de leur œuvre. Celui qui se rend sur le lieu littéraire, ayant lu l'œuvre qui est en partie sortie de ce lieu, vit là une compression, une cristallisation du temps particulièrement saisissante, où l'avant et l'après se confondent. Je parlais de la chambre de Joë Bousquet, où il a vécu trente-deux ans : elle est en même temps le thème principal de son écriture, puisqu'il n'a jamais écrit que sur la naissance de l'écriture dans cette pièce où il était immobilisé. Le fait que l'écrivain ait écrit permet toujours de nourrir le lien entre lui-même et son lieu. On enrichit le lieu par la littérature ; le lien entre l'écrivain et le lieu peut être tenu, mais le travail d'insertion littéraire du lieu fait parfois penser que n'importe quel autre lieu pourrait servir de support. Débat infini entre ceux qui pensent détenir un lieu légitime, là où l'écrivain a séjourné beaucoup plus que dans un autre, et ceux qui croient que le choix du lieu est une décision créatrice.

Les acteurs de la présence

Tout en maniant ces supports de façon très banale, on se rend compte qu'à chaque fois, il y a un éventail de choix, un accent plus ou moins porté sur tel type de support. Il en résulte un camaïeu extrêmement divers qui est celui-là même des maisons d'écrivain en Europe, en Amérique du Nord ou du Sud. Ces supports prennent vie et force dans des institutions, s'appuient sur des acteurs qui, là encore, introduisent tout un éventail de différences.

Le premier de ces acteurs, le créateur de la présence, de l'aura, est l'écrivain en personne. J'avais déjà développé ce point lors des Rencontres de 1998, en essayant de montrer que la question des lieux littéraires et des maisons d'écrivain n'était pas une invention des lecteurs, des dévots ou des passionnés, mais d'abord celle

des écrivains eux-mêmes. En Europe occidentale, dès le début du XIX^e siècle, on voit l'auteur engagé dans le processus de sa propre sacralisation, devenant ce que Bénichou appelle un « sacerdoce laïque, un maître de vérité ». L'écrivain vit la littérature comme une forme de vie totale qui ne concerne pas simplement l'homme en train d'écrire, mais tous les aspects de son existence, à commencer par les aspects les plus concrets, les plus matériels. D'où l'idée que le lieu est une partie de l'œuvre. Plusieurs écrivains, de Chateaubriand à Zola, de Balzac aux Goncourt et tant d'autres encore, ont conçu l'espace dans lequel ils écrivent à la fois comme un emblème de leur esthétique et comme une machine à créer, à rêver, à halluciner. Ceci vaut en particulier pour les romanciers.

Ce modèle de l'écrivain architecte est devenu une institution et s'est largement diffusé en Europe. L'Italie de D'Annunzio au bord du lac de Garde et de Malaparte à Capri en a donné au XX^e siècle d'extraordinaires exemples. Mais, dès le dernier tiers du XIX^e siècle, on trouve aussi des attitudes de refus de cette territorialisation de la littérature sous la forme de la maison d'écrivain. Arthur Rimbaud avait, on le sait, une sorte de phobie de la localisation. A chaque fois qu'il donnait une adresse, soit elle était fautive, soit il avait déjà quitté le lieu où il se trouvait. Et il est tout aussi difficile de déterminer le lieu de son séjour à Aden. Quant à Jean-Paul Sartre, il refusait méthodiquement toute forme de localisation qui aurait pu faire de lui un écrivain à la mode ancienne. Je pensais naguère que cette conception de l'écrivain architecte était dépassée, voire abandonnée, mais l'enquête dont j'ai parlé nous a montré que ce n'est pas le cas. En réalité, nombre d'écrivains contemporains pratiquent intensivement cette création architecturale de leur écriture, cherchant à incarner la littérature, à cristalliser la littérature dans un espace visible. La maison de Kenneth White à Trébeurden, celle de Günter Grass à Lübeck montrent que l'écrivain vivant construit l'espace qu'il veut léguer, l'espace qui porte sa marque. Il y a d'autres cas spectaculaires, tel que celui de Leopardi à Recanati, où un écrivain a reproduit cette architecture du lieu littéraire.

Bien d'autres stratégies sont des paris sur l'immortalité, visant à perpétuer l'inscription terrestre de la littérature, non seulement dans les textes, mais précisément dans des lieux. Certaines autres tournent autour du corps de l'écrivain : je pense à Aragon et à cette double sépulture.



La maison de Gabriele d'Annunzio (cliché : J.P. Dekiss)

Des littératures nationales

Le troisième cadre institutionnel est la **nation littéraire**, thème essentiel, qu'il est impossible de ne pas évoquer en ouverture de ces Rencontres sur l'Europe des lieux littéraires. Il est évident que la notion de littérature a été assez profondément transformée dès l'instant où elle s'est trouvée couplée à l'idée de nation, par la médiation de la langue commune. La littérature en vient à incarner la nation elle-même. Le cas français est assez passionnant puisque nous connaissons plusieurs définitions successives de la nation littéraire. Prenons l'exemple du XVII^e siècle français

où, dans un jeu subtil, le Roi protège les écrivains de toute forme de contrôle ou de censure directe exercée par l'Eglise ou par les dévots. Il leur accorde une part de sa propre aura de souverain, tout en limitant l'espace de leur liberté. C'est dans ce contexte qu'émerge la notion d'écrivain classique. Les écrivains classiques se sont quasiment auto-définis comme tels dans le cours même de leurs productions. Au XVIII^e siècle, la littérature s'autonomise, la république des lettres s'éloignant de la protection du pouvoir ; la royauté devient vraiment la royauté de l'auteur : souvenez-vous de l'expression « le Roi Voltaire ». Elle déclenche des formes de dévotion nouvelles comme la visite à l'écrivain, les lettres qu'on écrit à l'auteur. Vient la Révolution française ; après le régicide, l'effacement de la continuité dynastique interrompt la continuité politique. Le souci des révolutionnaires est alors de recréer un corps de la nation qui ne peut plus être le corps dynastique. Ce corps de la nation, ce sera donc toutes les formes de patrimoine, les lois, la langue, mais aussi la littérature, qui déjà possédait une sorte de transcendance, puisque les grands écrivains avaient connu ce processus de sacralisation dès le milieu du XVIII^e siècle. S'instaure alors une sorte de « religion d'état » où la littérature est un des grands identificateurs de la nation. Sa perpétuation devient un devoir national et les classiques trouvent leur lieu naturel dans les écoles : ce sont ces auteurs que nous avons appris en classe, souvent par cœur, et qui se réincarneraient en quelque sorte dans nos voix et nos mémoires d'écolier. Ce couplage de la littérature et de la nation légitime fortement la multiplication des lieux littéraires ; en même temps, il provoque un bouleversement complet, une relecture de l'histoire, en particulier dans des lieux déjà visités comme les maisons de Rousseau ou Voltaire. A partir du moment où la littérature est devenue un récit scolaire, la relecture du passé s'est faite dans cette perspective. On a recréé des présences d'écrivains classiques et d'écrivains de plus en plus anciens, présences qui s'appuient parfois sur des indices ténus : Rabelais n'a eu bien sûr aucun souci de créer un lieu qui serait le lieu de son écriture, et pourtant il est un écrivain national, tout comme Molière. Il en résulte une sorte de dissémination nationale des auteurs classiques parce que toute la littérature incarne, rend visible et sensible le corps partagé de la nation.



Les participants aux Rencontres devant le manoir de la Possonnière (cliché : V. Espin)

Elle renoue avec un défi intéressant – que l'on voit émerger dans la première moitié du XVII^e siècle – qui vise à transformer le corps de l'écrivain en support de dévotion, quasiment en relique, en le divisant, le dépeçant, le partageant, le distribuant. Aragon et Elsa, quant à eux, sont entiers, je vous rassure. Le rôle de l'écrivain lui-même comme acteur n'a pas cessé. De plus en plus sans doute, les écrivains seront amenés à collaborer à cette territorialisation de la littérature : il s'agit d'une sorte de retour qui tient compte des conditions contemporaines de la transmission littéraire.

Le deuxième cadre institutionnel de cette territorialisation, de cette incarnation de la littérature qui multiplie les espaces de la mise en présence, est ce que j'appelle la « **petite patrie** ». A Stratford, le culte de Shakespeare a d'abord été, dès sa mort, un culte local. Son buste dans l'église paroissiale en était le témoin. Il fallut attendre un siècle pour que Garrick organise à Stratford et à Londres de véritables cérémonies qui ont fourni un canevas pour les rituels de la commémoration. La relation est d'abord celle d'un lieu avec un enfant du pays. Mais ces cultes locaux sont souvent au point de départ d'une présence beaucoup plus large, beaucoup plus disséminée de l'écrivain comme héros, comme saint, ou simplement comme personnage célèbre. Evidemment ces cultes locaux engendrent des conflits, des disputes de clocher. En Transylvanie, dans la région où Sandör Pétéöfi est mort, plusieurs villages revendiquent le fait de l'avoir vu mourir : on trouve même plusieurs tombes de l'auteur. Certains pays voient ainsi prédominer une mosaïque de petites patries littéraires avec une prééminence de l'espace dans sa diversité, de l'espace éclaté, pas toujours structuré à l'échelon régional. La perception de la littérature est alors principalement géographique, avant d'être historique. En France, au contraire, notre perception de la littérature comme tout est essentiellement historique, chronologique, alors qu'au Japon par exemple, citer les écrivains sur un axe chronologique est quasiment impensable : les écrivains sont les écrivains d'un lieu. En Italie aussi, la valence géographique de l'écrivain est très forte, même s'il y a une conscience de l'histoire de la littérature. Même chose au Royaume-Uni où l'enracinement est dans la dispersion et où le pays d'un auteur est le noyau fondateur de la présence de la littérature dans l'espace.

Cette liaison a des effets spectaculaires dans l'Europe du XIX^e et du XX^e siècle. Tous les régimes, quelle que soit leur forme, ont fait des efforts considérables pour associer la littérature à la continuité nationale et pour appuyer leur propre légitimité de gouvernant, de détenteur du pouvoir sur le respect pour la littérature, sur la promotion de grands lieux littéraires. L'histoire de cette politique culturelle commence à être faite pour l'espace totalitaire communiste, mais il est intéressant de la considérer aussi en Italie : la politique mussolinienne en ce domaine a quelque chose de fascinant. Dans l'ouvrage *Les lieux littéraires en Europe*, à propos du Parco Virgiliano, près de Naples, j'ai étudié l'association du tombeau de Virgile et du tombeau de Leopardi. Virgile, mort à Brindisi en rentrant de Grèce, n'a, bien entendu, pas été enterré à Naples. Mais cette sépulture romaine est depuis le Bas-Empire, considérée comme sa tombe : c'est le plus ancien lieu littéraire d'Europe. Quant à Leopardi, enterré dans une église proche, on a transféré ses restes auprès de ceux de Virgile dans un parc littéraire qui concentre toute l'histoire de la littérature italienne. Cette histoire nationale officielle qui génère des cultes garantis par le pouvoir, reproduits et perpétués par l'éducation commune, suscite elle-même des hérésies, une sorte de contre-récit, un récit souterrain. Ce fut le cas en U.R.S.S. où on trouvait certes de grands musées nationaux de la littérature dans lesquels se faisait un excellent travail de conservation des œuvres ; à côté, la maison de Boulgakov avec son escalier où le public venait allumer des cierges, rendant un culte secret à un écrivain banni des canons officiels de la littérature. Cette mosaïque de lieux littéraires, dont nous avons vu quels sont à la fois les supports, les institutions porteuses et les cadres d'expression, est complexe. Je ne développerai pas davantage les formes d'expression dominantes qui sont elles aussi très diverses : « maison d'écrivain », « musée littéraire », « parc littéraire » – celle-ci est en train de s'affirmer en Italie – sans parler du « circuit littéraire » qui peut consolider cet ensemble par une mise en espace un peu différente. Processus de longue durée, surtout si l'on garde en mémoire cette idée que plus la littérature trouve les moyens d'être de partout, plus son ubiquité est techniquement possible. Plus la perte de l'aura est une sorte d'évidence centrale, plus la reconstitution de cette aura perdue rassemble et mobilise des forces et des institutions diverses. Ce qui est certain, c'est qu'on se trouve

en même temps dans un moment de rupture critique de la transmission de la littérature, en particulier, comme religion nationale. D'où la crise que vivent les enseignants aujourd'hui. La difficulté qu'ils ont à transmettre la littérature dans leurs classes renvoie à une crise du canon littéraire. J'ai commencé ma carrière en enseignant la littérature dans un lycée, à une époque où l'on étudiait en classe de Première *Andromaque*, *Don Juan* et tous les classiques du XVIII^e siècle. Cela a évidemment bien changé.

Des espaces de création

On assiste aussi à une forte déterritorialisation des écrivains. Il est frappant de constater le nomadisme de l'écrivain, parfois entre plusieurs langues. Les grands auteurs du XX^e siècle ont souvent changé de langue et de pays. Le jeu de la traduction presque immédiate de grandes œuvres fait que l'espace littéraire mondial – ce que Pascal Casanova appelle « la république mondiale des Lettres » – n'a plus du tout la même allure, le même découpage que celui des littératures nationales naguère reproduites au sein d'un espace linguistique clos.

Crise multiforme qui provoque un renforcement de l'attente de la présence. L'aura de la littérature est nécessaire quand le rapport avec le texte perd son caractère obligatoire, quand il est plus aléatoire, moins méthodique, plus rare aussi ; car le nombre de lecteurs intensifiés diminue. L'existence même de la littérature se trouve mise en jeu, et la question de la présence de l'écrivain est posée de façon plus dramatique. C'est désormais à travers une multiplicité d'expériences – une exposition de manuscrits, la visite d'un lieu littéraire, l'écoute d'une lecture qu'on y accède. Toutes sortes de médiations entrent dans l'être de la littérature, et viennent contrebalancer ou équilibrer son ubiquité absolue. L'impression que j'ai eue au cours de ces dernières années, en dialoguant, en visitant des lieux littéraires de façon anonyme – que ce soit dans la foule ou avec un petit nombre de visiteurs – est que ces lieux où œuvrent les artisans de l'aura, deviennent des espaces de création de plus en plus marqués. Création à laquelle une nouvelle génération d'écrivains et de médiateurs est amenée de plus en plus à collaborer. Aujourd'hui, on n'échappe plus à l'incarnation de la littérature. La religion du texte seul est en train de s'effacer devant l'évidence des faits.

Paul Valéry qui constatait, avec un peu d'inquiétude cette « conquête de l'ubiquité » qui touchait tous les arts comme les lettres, avait été sollicité en 1937 à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, pour animer un comité chargé de créer un musée de la littérature française moderne. La maquette en avait été présentée à l'Exposition – notons qu'il est de nouveau question de créer à Paris un musée de la littérature. Au terme d'une longue réflexion, Paul Valéry trouvait à ce musée un avantage, celui de présenter la littérature comme un travail. Pour lui, la littérature doit être visible, parce qu'elle est aussi une forme d'expérience, une forme de travail et une forme de vie.



La librairie à Illiers-Combray (cliché : V. Espin)



Après l'intervention de Daniel Fabre et le déjeuner en commun au Palais d'Auron, les 7^e Rencontres de Bourges se sont poursuivies dans l'après-midi du vendredi par la présentation d'expériences fort diverses menées dans plusieurs lieux littéraires européens : Hongrie, pays scandinaves, Grande-Bretagne, Espagne, Italie. Si l'absence de Zinaïda Bonami, directrice adjointe du Musée Pouchkine à Moscou, priva les participants d'une information intéressante sur la situation des musées littéraires russes, les débats qui suivirent les deux ateliers successifs permirent à chacun d'élargir encore l'horizon de ses pratiques muséographiques et de suggérer de nouveaux types d'actions culturelles. Nous ne pouvons ainsi qu'en donner un compte rendu résumé, mais le texte complet des interventions sera disponible prochainement sur le site web de la Fédération.

PRATIQUES MUSEOGRAPHIQUES EN EUROPE

Ce fut d'abord Csilla Csorba, directrice adjointe du Musée de la littérature Pétöfi à Budapest, qui décrit la situation assez centralisée des musées littéraires en Hongrie, héritage de la réorganisation fortement idéologique opérée par le Ministère de la culture, durant quatre décennies de régime com-

muniste : quarante-deux maisons-mémoriaux consacrés à vingt-neuf auteurs furent créés ou restaurés, ainsi que des expositions littéraires itinérantes. Après 1990, la municipalisation ou la privatisation de nombre de ces musées ont mis en péril leur existence même, si bien que depuis deux ans, le Ministère de la culture a repris en mains, avec le soutien permanent du Musée Petöfi, le système d'inspection des lieux littéraires et accru les responsabilités et les compétences de ses inspecteurs : traitement informatique des données, nomination et formation de spécialistes, collaboration plus étroite avec les responsables du tourisme et de l'éducation nationale.

Erling Dahl, directeur du Musée Edvard Grieg de Trolldhaugen en Norvège, présenta, avec humour et à l'aide d'un suggestif montage audiovisuel, les animations très diversifiées qui attirent dans la maison du populaire auteur de Peer Gynt, près de 100.000 visiteurs annuels, dont 30.000 participent à une expérience musicale, lors du Festival international de Bergen. On peut certes présenter bien des choses dans une maison d'écrivain ou de compositeur, mais pas toujours du meilleur goût, d'ailleurs ; mais l'essentiel, pour l'actuel président de l'ICLM, c'est de maintenir l'œuvre d'art vivante et de se demander constamment pourquoi leurs auteurs sont devenus célèbres : parce qu'ils ont apporté l'art à l'humanité.

Marianne Wirenfeldt-Asmussen, directrice du Musée Karen Blixen au Danemark, rappela qu'elle avait assisté avec beaucoup d'intérêt en 1997, à la naissance de notre Fédération à Bourges. Invoquant l'exemple de Dag Hammarskjöld et de la ville de Weimar, citée de Goethe désignée comme « ville culturelle » en 1999, elle développa ensuite un passionnant « point de vue nordique » sur le défi que représentent les musées littéraires dans une Europe qui se cherche et tente de donner un sens à son époque, à l'instar de Milan Kundera ou de Günter Grass ; à son avis, leurs responsables doivent être les « gérants de la présence » universelle des écrivains et des artistes, en même temps que de « la pluralité des esprits » qui se rassemblent autour d'eux, comme les invités de George Sand à la table de Nohant.

DIVERS TYPES D'ACTIONS CULTURELLES EN EUROPE

Les quatre communications qui suivirent évoquèrent plusieurs types d'actions culturelles menées autour de maisons d'écrivain.

Terry McCormick présenta d'abord un projet très original dont il est le promoteur et le responsable dans le nord-ouest de l'Angleterre (Cumbria / The Lake District). Il s'appuie sur un héritage littéraire de grande qualité (Coleridge, Wordsworth, Keats, etc.) et s'est fait en collaboration avec les autorités locales et les responsables du tourisme ; l'objectif a été de valoriser un climat pas toujours attractif et de transformer ce moins en plus, grâce à l'organisation d'une « semaine de la pluie », débouchant sur des « paradis mouillés ». Mêlant ainsi patrimoine littéraire et attractivité touristique, cette action originale, bien ancrée sur le terrain, est assez exemplaire des possibilités qu'offrent des lieux littéraires quand ils sont rendus vivants par des actions dynamiques et de qualité.

C'est dans cette même direction que se situa l'intervention de Jean-Paul Dekiss « Les maisons d'écrivain de la seconde génération ». Il ne s'agit pas, à ses yeux, de solution de continuité



Le musée Edvard Grieg à Trolldhaugen (Norvège)

avec ce qui se fait dans les maisons d'écrivain d'aujourd'hui. Il ne saurait y avoir rupture avec les maisons actuelles dans leur aspect le plus vivant et le plus dynamique. Mais cette « seconde génération » devrait fonder un paradigme littéraire nouveau où la maison d'écrivain aiderait à donner un sens à la littérature. Les voies nouvelles sortiraient de la relation unique entre le livre et son lecteur. Expositions, théâtre, film, lectures publiques, etc. mettraient en évidence la « part sociale de la littérature », celle de la présence des textes littéraires dans le monde. La maison d'écrivain de seconde génération est un lieu de métamorphose de la littérature. C'est en quelque sorte une mutation du texte en réalité dont il est question. La Maison de Jules Verne à Amiens travaille déjà dans cette perspective.

Pour Hervé Loichemol, administrateur du Château de Voltaire à Ferney-Voltaire, la maison d'écrivain apparaît comme un cadre théâtral, ce qui est tout à fait en phase avec les ambitions du grand philosophe de son vivant, pour qui le théâtre était la préoccupation première. Cet exemple d'animation culturelle rejoignait les précédentes interventions.

Maria Tormo présenta enfin l'ACAMFE, l'Association espagnole des Maisons, Musées, et Fondations d'écrivains. Histoire récente que cette association, mais dont les objectifs, la problématique et le fonctionnement ressemblent beaucoup à ceux de la Fédération. Preuve, s'il en fallait, de la fécondité des confrontations et des échanges entre les pays d'Europe.

Dans la soirée, les participants aux Rencontres se sont répartis en deux groupes, l'un participant à une promenade littéraire dans la ville de Bourges, l'autre assistant à une présentation du nouveau portail Internet des patrimoines littéraires proposé par la Fédération sur son site ; on trouvera plus loin un article de Robert Tranchida sur ce sujet.



A la tribune de g. à dr. : J-F Goussard, F Lombardi, F Allegri, J. Boubel, E. René, M. Lenoir, E. Dahl
(cliché : V. Espin)

LES PATRIMOINES LITTÉRAIRES DANS UNE POLITIQUE CULTURELLE EUROPÉENNE

Le lendemain matin, les participants se sont retrouvés pour aborder une question beaucoup plus vaste encore : celle de la place qui devrait être attribuée aux patrimoines littéraires dans une politique culturelle européenne.

Francesca Allegri, directrice de la Maison de Boccaccio à Certaldo, en Toscane, a d'abord parlé du grand projet italien de « coordination des maisons de la mémoire », né en 1998 à partir du recensement des cinquante maisons d'écrivain ouvertes au public. Une exposition nationale a ensuite été organisée à Certaldo, tandis qu'en 2001, la Région de Toscane confiait à l'Institut Boccaccio, la mission d'élargir le projet à l'ensemble des maisons d'hommes célèbres et de créer des parcours thématiques capables de susciter l'intérêt des visiteurs.

Ce fut ensuite Emilie René, qui nous livra le fruit des recherches qu'elle a effectuées récemment pour un mémoire de fin d'études au Centre François Mauriac de

Malagar : comment définir et créer une route européenne des maisons d'écrivain ? Pour elle, le tourisme littéraire reste trop confidentiel ; dans certains pays, comme la Finlande, la notion même de maison d'écrivain



La maison de Boccaccio à Certaldo

est encore mal comprise. Le Conseil de l'Europe a certes donné une définition des « routes culturelles », à l'instar des « chemins de Saint Jacques », inscrits au patrimoine mondial, et autres « itinéraires culturels européens ». Il a chargé le Conseil international des monuments et des sites d'examiner les caractéristiques du patrimoine littéraire et de proposer une approche spécifique de son évaluation et de sa gestion. Mais des contraintes multiples obèrent aujourd'hui cette tâche : juridiques, linguistiques, et bien sûr, financières. Il s'agit pourtant d'un aménagement culturel des territoires très prometteur, dans lequel les maisons d'écrivain qui offrent quelque chose de plus en plus rare et fragile, et en même temps, d'universel, devraient trouver leur place.

La matinée se termina par les discours de clôture de Mme Michelle Lenoir, représentant M. Jean-Sébastien Dupuit, directeur du livre et de la lecture, de M. Rémy Pointereau, président du Conseil général du Cher et de Jean-François Goussard.



Récital de piano au Château d'Ars par Yves Henry (cliché : V.Espin)

arbres de son parc. Elle leur avait dépêché un intendant éclairé en la personne de Georges Buisson pour les guider au long des couloirs et dans son cabinet de travail ; selon la tradition, le couvert était mis dans la salle à manger pour Flaubert, Tourgueniev et Pauline Viardot, et les marionnettes s'animaient presque sous les doigts de Maurice. Dans la soirée, on put admirer une quinzaine de pianos romantiques exposés au château d'Ars et entendre un récital de plusieurs pièces de Chopin écrites à Nohant, introduites et interprétées

par Yves Henry sur Pleyel 1838, avant d'aller dîner et coucher à La Châtre. Le dimanche matin, les participants se retrouvaient à Illiers-Combray, dans la « maison de Tante Léonie », dont le souvenir fut longuement célébré par Proust. Accueillis par Mireille Naturel et ses collaborateurs, ils purent ressentir le charme de la cuisine où officiait Françoise, assistée de « la Charité de Giotto », deviner les angoisses du petit Marcel dans la chambre où il montait se coucher trop tôt, et même goûter à la petite madeleine devenue la spécialité du pâtissier de la ville. S'en retournant ensuite en Vendômois, ils furent reçus fastueusement au Manoir de la Possonnière, maison natale de Ronsard, par Jean Boubel, président de l'Association gestionnaire, et Bernard Hallopeau, ancien propriétaire des lieux. Le repas fut servi dans les belles caves voûtées du manoir et accompagné de cantilènes à capella par Brigitte Lecoq sur des poèmes de l'auteur des *Amours*. « Avant partir » – pour reprendre l'inscription gravée sur le linteau des portes –, on put admirer les vastes salles et les cheminées monumentales construites par Loys, le père du poète et contempler dans le jardin les dernières roses automnales, avant qu'elles ne redeviennent bientôt, « l'honneur du pourpris » selon le vœu de la Communauté de communes du Pays de Ronsard.



Déjeuner dans les caves troglodytes de la Possonnière (cliché : P.Savouret)

DE NOHANT A LA POSSONNIERE

Les Rencontres de Bourges devaient se poursuivre dans l'après-midi et le lendemain par un voyage littéraire à travers la Région Centre. George Sand, « la Bonne dame de Nohant » avait réservé à ses invités venus de toute l'Europe une merveilleuse après-midi d'automne qui illuminait les grands

par Yves Henry sur Pleyel 1838, avant d'aller dîner et coucher à La Châtre.

Le dimanche matin, les participants se retrouvaient à Illiers-Combray, dans la « maison de Tante Léonie », dont le souvenir fut longuement célébré par Proust. Accueillis par Mireille Naturel et ses collaborateurs, ils purent ressentir le charme de la cuisine où officiait Françoise, assistée de « la Charité de Giotto », deviner les angoisses du



La salle des gardes au manoir de la Possonnière (cliché : V.Espin)

« Comment accueillir un écrivain en résidence ? »

Journée d'étude et Assemblée générale à Orléans : 28 et 29 mars 2003

Les responsables de lieux littéraires sont de plus en plus nombreux à désirer introduire la création contemporaine pour faire vivre leur lieu. Pour répondre à ce besoin exprimé au sein de la Fédération, l'accueil d'un écrivain en résidence est le premier thème choisi pour l'atelier organisé à la médiathèque d'Orléans le 28 mars.

Cet atelier permettra de défricher les contraintes techniques liées à l'organisation d'une résidence d'écrivain : quels sont les contenus, quelles sont les obligations des lieux d'accueil. Le domaine pourra être élargi à l'accueil d'artistes mis en relation avec un lieu littéraire.

Trois intervenants dresseront un panorama général des résidences d'écrivains et feront part de leurs riches expériences : Hélène Grognet, conseiller pour le livre et la lecture à la DRAC Centre, Nicole Fisbach, directrice de la Maison des écritures à Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire), et Guy Fontaine, directeur de la Villa Mont-Noir (maison de Marguerite Yourcenar), centre départemental de résidence d'écrivains européens à Saint-Jans Cappel (Nord). Suivra un échange d'idées et de pratiques où chacun pourra également intervenir.

Il faut au préalable dresser un inventaire des expériences en France : ce peut être l'occasion de réaliser une cartographie des résidences d'écrivains. Un



La maison de Maurice Genevoix
aux Vernelles à Saint-Denis-de-l'Hôtel

document technique sera établi, remis aux participants et diffusé plus largement.

Cette réunion sera aussi l'occasion de découvrir et d'étudier le mode de fonctionnement du Centre Charles Péguy à Orléans et de visiter la maison de Maurice Genevoix, aux Vernelles, à Saint-Denis-de-l'Hôtel.

La Fédération tiendra son Assemblée générale dans la matinée du 29 mars.

www.litterature-lieux.com : Le site-portail des patrimoines littéraires

Sur son site Internet, la Fédération propose à ses adhérents de nouveaux outils interactifs afin de faire connaître aux internautes la maison d'écrivain, le musée, le centre documentaire ou l'association littéraires qu'ils représentent :

- un module « **Actualités** » permet à chaque adhérent de générer lui-même, en ligne, des annonces, d'informer et de promouvoir les manifestations ou les activités ponctuelles qu'il organise (expositions, commémorations, ateliers, lectures, spectacles, acquisitions, publications...).

- un « **Portail** » accueille l'ensemble des sites Internet des lieux ou des associations adhérents et leur permet de faire une information globale sur leurs activités et leurs ressources. Deux possibilités sont offertes : créer un site avec un module de développement de rubriques et de pages web et ayant sa propre adresse, ou établir une page-lien avec un site extérieur existant.

Les sites et les pages-liens créés sur le serveur de la Fédération sont animés et actualisés par les adhérents de manière autonome. Un utilisateur peut créer plusieurs rubriques et ouvrir un grand nombre de pages où textes, images et documents divers peuvent être disposés selon des options de mises en page, de polices de caractères et de couleurs. De plus, les moyens techniques du « Portail » autorisent des mises à jour fréquentes, avec une aisance et une souplesse que ne permettent pas toujours les sites plus élaborés ou déjà en réseau.

L'ensemble du site de la Fédération assure ainsi sa fonction de portail en proposant à l'internaute, selon les rubriques qu'il explore, différents niveaux d'information :

- dans le « Répertoire des lieux et des collections » ou dans « L'Internet littéraire », rubrique-annuaire de liens, les adresses de tous les sites d'adhérents seront signalées. Ces deux rubriques concernent, l'une et

l'autre, sans exclusive, tous les lieux et les ressources littéraires recensés.

- la rubrique « Actualités » permet aux adhérents, comme à tout utilisateur du site, de faire une information ponctuelle sur des activités et des événements littéraires locaux, nationaux ou même internationaux.

- sur le portail qu'ils gèrent eux-mêmes, les adhérents disposent d'un espace d'information et d'animation spécifique, mais également lié au réseau que constitue la Fédération. Pour l'adhérent qui crée son site, le « Portail » offre l'ouverture d'un espace Internet. Pour l'adhérent qui possède son propre site extérieur, le « Portail » est un relais supplémentaire pour trouver la référence du site et y accéder.

La mise en place d'un « Portail des patrimoines littéraires » répond à la nécessité d'optimiser leur visibilité sur le web et de bénéficier à la fois d'un référencement commun et spécifique. Y participer est donc un enjeu de communication essentiel pour se situer dans le paysage patrimonial littéraire.

Robert Tranchida



Bienvenue aux nouveaux adhérents

En 2002, la Fédération a été heureuse d'accueillir 21 nouveaux adhérents :

Au 1^{er} collège :

- M. Yves Gagneux conservateur à la Maison de Balzac à Paris
- Mme Frédérique Lurol, directrice du Château de Monte-Cristo à Port-Marly (78)
- M. Xavier Blutel de Courbeville, propriétaire du Château des Fossés à Haramont (02), maison d'Alexandre Dumas père
- M. Alain Daruty de Grandpré, propriétaire de la maison natale de Jacques Chardonne à Barbezieux-St-Hilaire (16)
- M. Bertrand de Pesquidoux, propriétaire de la maison de Joseph de Pesquidoux, académicien
- M. Jean-Marie Clertan-Lapeyrière, gestionnaire de la maison de Pierre Benoît à Saint-Paul-lès-Dax (40)
- M. Christian Couté, responsable du Musée Gaston Couté à Meung-sur-Loire (41)
- M. Jean-Michel Guittard des Amis du Centre et de la Bibliothèque Henri Pourrat à Clermont-Ferrand
- Mme Odile Contamin, conservateur de la Villa Arnaga, maison d'Edmond Rostand à Cambo Les Bains (64)

Au 2^e collège :

- M. Bernard Piccoli, trésorier de l'Association des amis de Louis Pergaud
- Mme Geneviève Frieh-Giraud, attachée culturelle au Conseil général de Savoie
- M. Piero Gondolo della Riva, ancien propriétaire de la Collection Jules Verne acquise en 2002 par la Ville d'Amiens
- M. Marc Filograsso de Marseille, artiste lyrique
- M. Alain Chiron, enseignant et responsable d'animation de la maison littéraire Ernest Pérochon à Courlay (79)
- M. René Mougel, archiviste à Kolbsheim (68)
- M. Robert Moreno, intendant du Lycée Alain-Fournier à Bourges
- M. Bernard Leblanc, président de LST Association littéraire à Auxances (23)
- M. Michel Mella, président de l'association « Parole, Culture, Cité du Val d'Yerres » (91)
- Mme Thérèse Pichard, présidente de l'Association pour le Musée Jean de la Fontaine à Château-Thierry (02)
- Mme Claudine Galmard, présidente de l'Association des amis de Claude Tillier à Clamecy (58)
- Mme Arlette Delavouët, épouse du poète Max-Philippe Delavouët, domiciliée à Grans (13).

Alain Rivière, chevalier de l'ordre national du Mérite

C'est à la Bibliothèque municipale de Bourges que Jean-François Goussard, président de la Fédération remettra à Alain Rivière la croix de chevalier de l'ordre national du Mérite le 15 mars 2003, en présence de Serge Lepeltier, sénateur-maire de Bourges : juste hommage à l'un des principaux fondateurs de la Fédération, qui a fait don à la ville de Bourges en janvier 2001 de l'important fonds de manuscrits qu'il avait hérité de son père, Jacques Rivière et de son oncle Alain-Fournier.

hier

A Lübeck, inauguration de la maison-musée Günter Grass

Pour son soixante-quinzième anniversaire, le Prix Nobel de Littérature 1999, Günter Grass, a reçu un cadeau peu banal : une maison-musée à Lübeck, dans la ville de Thomas et Heinrich Mann (dans la Mengstrasse, se trouve déjà la «Maison Budenbrock») qui rassemble un pan méconnu de son œuvre : sculptures, dessins, gravures, aquarelles et textes littéraires.

Maison-musée Günter Grass GlockengieBerstr. 21, 23552 Lübeck, Allemagne

Tél. : +49 (0)451 122 4231

Fax : +49 (0)451 122 4239

Web : <http://www.guenter-grass-haus.de>

Mél : info@guenter-grass-haus.de

Pour la sauvegarde du «musée» André Breton

À l'annonce de la vente publique qui aura lieu au mois d'avril 2003 à l'Hôtel Drouot, laquelle provoquera la dispersion du «musée» André Breton, la collection prestigieuse que l'écrivain avait rassemblée dans son appartement parisien, la Fédération des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires a tenu à faire part de son sentiment d'inquiétude et d'indignation. Notre association, représentée par son président Jean-François Goussard, a signé en février 2003 la pétition «Breton» mise en place par un comité de soutien sur le site www.remue.net et s'associe à toute action qui permettrait de sauvegarder cette collection unique et essentielle pour notre histoire littéraire aujourd'hui en péril. Il est possible de télécharger un dossier sur leur action, avec les textes les plus importants, sur http://www.remue.net/litt/breton_01.html.

Rencontres européennes des maisons d'écrivain, suite...

C'est avec beaucoup de plaisir et d'intérêt que nous avons appris la tenue d'une réunion à Stratford-upon-Avon en Grande-Bretagne, en avril prochain, en vue de la constitution d'un réseau britannique des maisons d'écrivain et des musées littéraires, à l'initiative

du Shakespeare Birthplace Trust et de Terry McCormick, intervenant à Bourges en 2002. Ce dernier a d'ailleurs prévu d'y rendre compte du déroulement de nos Rencontres européennes. La Fédération fera son possible pour y être représentée. Affaire à suivre...

demain

Exposition à la Maison littéraire Ernest Pérochon

« Charles-Ferdinand Ramuz : le plus grand écrivain suisse de langue française du XX^e siècle », exposition présentant la vie et les œuvres de Charles-Ferdinand Ramuz. Par un complément d'exposition, les visiteurs pourront découvrir des textes et poésies de Ramuz que nous avons lus à l'école primaire. L'exposition est visible les jours d'ouverture au grand public, soit les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois de 14 h 30 à 18 h 30 et tous les autres jours pour les groupes sur réservation.

Du 2 mars au 20 avril 2003.

Maison littéraire Ernest Pérochon La Tour Nivelles 79440 Courlay

Tel. : 05 49 80 29 37

Mél : tournivelle@wanadoo.fr

Le fabuleux Jean de La Fontaine

Cette exposition interactive pour connaître Jean de La Fontaine, destinée aux enfants de 4 à 10 ans, est réalisée en coproduction avec le Musée en Herbe et l'Association pour le musée Jean de La Fontaine. Dans un décor évoquant «le jardin du poète», quatre fables sont illustrées à travers un parcours-labyrinthe cher à Jean de La Fontaine. Les enfants doivent compléter les fables en recherchant des indices cachés dans l'exposition. La vie de La Fontaine et son époque sont évoqués à travers un jeu de l'oie géant sur lequel les enfants peuvent sauter à cloche-pied. Des puzzles font

découvrir la richesse de l'iconographie, à travers les siècles et les continents, des fables du poète. Un «arbre à maximes» offre aux petits visiteurs un élément de réflexion autour des morales propres à La Fontaine. Grâce à un «kiosque» sonore, les enfants entendent diverses interprétations récitées ou chantées. Enfin, tout au long de l'exposition, des jeux et des manipulations permettent aux enfants, grâce à l'humour des concepteurs, de saisir toute la réalité et l'actualité de ces fables. Du 14 mars au 30 juin 2003.

Musée Jean de La Fontaine

12 rue Jean de La Fontaine

02400 Châteauneuf-Thierry

Tél. : 03 23 69 03 21

Mél : pichard@wanadoo.fr

Web : <http://www.la-fontaine-ch-thierry.net/expola.htm>

Balades littéraires à Manosque

Fêter le Printemps des Poètes, c'est aussi pour le Centre Jean Giono, l'occasion d'emmener en balade le public. Deux rendez-vous sont proposés : le 15 mars, balade littéraire à Digne-les-Bains dans les paysages de Haute Provence : regards de géographes, d'écrivains, lectures de paysage, lecture de textes ; le 26 mars, balade à Céreste, le monde végétal vu par des écrivains et poètes du sud : Jean Giono, Ovide, René Char, Jean-Henri Fabre.

Les 15 et 26 mars 2003.

Renouvelant leur collaboration pour 2003, le Groupement des oléiculteurs de Haute Provence et le Centre Jean Giono vous présentent le nouveau calendrier des balades sur le thème «Giono, poète de l'olivier». Ces rendez-vous sont l'occasion pour le public de découvrir et de partager un patrimoine culturel, celui que nous transmettent le poète Giono et les oléiculteurs de Haute Provence. Au programme : lectures et récits gioniens, explications techniques sur l'olivier, visite du jardin de la maison de Jean Giono, le «Paradis», visite libre du Centre Jean Giono. Balade de 5 km, environ 1 h 30 de marche. Participation : 10 €.

Dates : 19/03, 9/04, 7/05, de 14 h à 17 h. De mi-juin à mi-septembre, tous les mercredis de 9 h à 12 h.

Centre Jean Giono 3 bd Élémer-Bourges 04100 Manosque

Tel. : 04 92 70 54 54

Fax : 04 92 87 25 21

Mél : centre.giono@wanadoo.fr

Festival «De l'Encre à l'Écran» édition 2003

Ce festival organisé à Tours pour la deuxième année, grâce au soutien de la Ville et de la Région Centre, rassemble des amoureux du livre et de l'image, des écrivains, scénaristes, acteurs et comédiens qui s'intéressent au rapport entre le texte et l'image, l'adaptation pouvant parfois être «la liaison dangereuse». L'édition 2003 consacrera une rétrospective à Émile Zola, Jean Cocteau et Georges Simenon et mettra Jean-Claude Carrière à l'honneur.

Du 9 au 13 avril 2003.

*Renseignements : Ville de Tours,
Direction des affaires culturelles
Tél. : 02 47 21 65 16*

«La Maison du Bois-Debout ou l'enfance de Saint-John Perse»

Dans le cadre de la semaine de la langue française et de la francophonie, la Fondation Saint-John Perse reçoit Fortuné Chalumeau, un «écrivain des îles». Ce romancier à la plume lyrique vient de publier son douzième ouvrage : les mémoires imaginaires du jeune Alexis, le futur poète Saint-John Perse, enfant aux Antilles entre 1887 et 1899. De ses propres souvenirs d'enfance, mêlés aux lettres et manuscrits consultés dans les archives de Saint-John Perse, naissent ainsi des «pages d'une succulence nostalgique en hommage à un petit prince vagabond» (France Antilles Magazine). Dans son royaume d'enfance, le jeune et déjà curieux Alexis grandit parmi les travailleurs noirs, indiens et malabars. Un riche univers – si différent de celui de sa famille béké – qu'il explore avec délice.

Le 18 mars 2003.

*Fondation Saint-John Perse Cité
du livre 8-10 rue des allumettes
13098 Aix-en-Provence cedex 2
Tél. : 04 42 91 98 85
Fax : 04 42 27 11 86
Mél :
fondation.saint.john.perse@wanadoo.fr*

Conteur en résidence chez Alphonse Daudet

Bernard Grondin, conteur québécois, sera en résidence pour une création autour d'Alphonse Daudet et de ses contes : «Daudet à ma façon», contes inspirés des notes de travail, témoignages et de l'œuvre de l'écrivain. Il vient avec son sac de contes et de nouveaux contes Inuits et Amérindiens... Le programme

d'animations 2003 de la Maison de Daudet (diaporamas, lectures, visites, balades contées, ateliers – peinture, contes, marionnettes...), est disponible sur demande.

Du 15 avril au 15 juin 2003.

*Maison d'Alphonse Daudet
33 rue A Daudet 91210 Draveil
Tél. : 01 69 83 27 72
Fax : 01 69 42 56 55
Mél : msdaudet@club-internet.fr*

Souvenir de Tchécoslovaquie - Hommage à Eluard

Dans le cadre de la saison tchèque «Bohemia Magica», le musée d'art et d'histoire de Saint-Denis puise dans son fonds Paul Eluard pour évoquer les trois voyages du poète en Tchécoslovaquie. Paul Eluard découvre Prague en 1935 sur une invitation d'André Breton. Il y retourne en 1946 pour y donner deux conférences, puis en 1950 accompagné de Dominique, sa troisième femme. Des photographies de voyage, de la correspondance, des ouvrages de Paul Eluard traduits en Tchéque et des revues illustrent la collaboration des artistes français et tchèques. Jusqu'au 14 avril 2003.

*Musée d'art et d'histoire 22 bis rue
Gabriel Péri 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 42 43 05 10
Fax : 01 48 20 07 60
Mél : musee.saint-denis@wanadoo.fr*

Littérature de jeunesse : la liste de 1950

A partir de la liste parue dans le magazine «L'instruction publique» émanation du ministère, cette exposition présente les ouvrages qui constituent le patrimoine littéraire de la génération des grands-parents des enfants fréquentant actuellement l'enseignement primaire. Les conditions d'élaboration et les caractéristiques globales de cette liste sont longuement évoquées. Cette exposition est l'occasion de découvrir des titres oubliés qui ont été d'immenses succès dans l'Entre-deux-guerres ou juste après la Libération (*Le marchand de sable attendra, Massa Koraki, Le petit ours en pain d'épices, Le rossignol des neiges...*). Bien entendu les classiques sont également présents (*Croc-Blanc, Jacquou le Croquant, Tartarin, David Copperfield...*). L'exposition s'inscrit dans la thématique «Mystères et découvertes» de la journée du 4 mai 2003.

Du 2 au 31 mai 2003.

*Maison littéraire Ernest Pérochon,
La Tour Nivelles 79440 Courlay
Tél. : 05 49 80 29 37
Mél : tournivelle@wanadoo.fr*

Centenaire de la naissance de Marguerite Yourcenar

A l'occasion de la célébration du Centenaire de la naissance de Marguerite Yourcenar se déroulera à la Villa Mont-Noir, le festival «Par Monts et par Mots». Cette fête champêtre aura lieu dans le parc départemental Marguerite Yourcenar. Au programme : salon du livre, lectures, théâtre, ateliers, débats, rencontres... A noter les visites guidées organisées à cette occasion sur les traces de Marguerite Yourcenar «Le sentier d'interprétation des jacinthes» (aussi le 15 mars et 5 avril). Ouvert à tout public. Entrée libre.

Les 7 et 8 juin 2003.

*Villa Mont-Noir 2266 route du Parc
59270 Saint-Jans-Cappel
Tél. : 03 28 43 83 00
Fax : 03 28 43 83 05
Mél : montnoir@cg59.fr*

«Visites passion» chez Pierre Loti

Tous les jeudis soirs pendant les mois d'été, découvrez des pièces de la maison de Pierre Loti habituellement fermées et le jardin. Les «visites passion» sont strictement limitées à six personnes. Elles durent deux heures et ne sont accessibles que sur réservation préalable à l'Office du Tourisme (tél. : 05 46 99 08 60).

Du 1^{er} juillet au 15 septembre 2003.
*Maison de Pierre Loti 141 rue Loti
17300 Rochefort
Tél. : 05 46 99 16 88
Fax : 05 46 99 62 26
Mél :
musees.rochefort.alienor@wanadoo.fr*

80 jours pour un tour du monde

Constituée à partir de l'œuvre «Le Tour du monde en quatre-vingts jours» et des collections d'Amiens métropole, cette exposition est la première proposée par les Bibliothèques d'Amiens métropole et le Centre International Jules Verne dans un nouveau lieu littéraire «L'Imaginaire Jules Verne» (ancien cinéma Le Régent). Jusqu'au 30 septembre 2003.

*L'Imaginaire Jules Verne
36 rue de Noyon 80000 Amiens
Tél. : 03 22 45 37 84
Fax : 03 22 45 32 96
Web : http://www.jules-verne.net*

«Marguerite Yourcenar, une enfance en Flandre»

A l'occasion du centenaire de la naissance de Marguerite Yourcenar, et à l'initiative de la Villa Mont-Noir, résidence d'écrivains créée dans les lieux mêmes où elle a grandi, est publié l'album littéraire «Marguerite Yourcenar, une enfance en Flandre» qui évoque le lien privilégié tissé entre un écrivain et une terre. Au fil des textes écrits par Philippe Beaussant, Annick Benoit, Guy Fontaine et Luc Devoldere, on peut découvrir

des photographies de la Villa Mont-Noir par Louis Monier.

«Marguerite Yourcenar, une enfance en Flandre» Ed. Desclée de Brouwer (Paris), 144p., nov. 2002
Villa Mont-Noir 2266 route du Parc 59270 Ville Saint-Jans Cappel
 Tél. : 03 28 43 83 00
 Fax : 03 28 43 83 05

Patrimoine des bibliothèques

La contamination des collections par des moisissures est un incident fréquent. Les causes en sont nombreuses. Ces recommandations

techniques essentielles, rédigées par un groupe de travail composé de scientifiques et de spécialistes de la conservation de documents, apportent des éléments de méthodologie pour gérer les situations à risque, aider au diagnostic et à la décision en cas de contamination. «Contamination des collections et des locaux des bibliothèques par des moisissures, méthodes de détection et d'évaluation», *Direction du livre et de la lecture 180 rue de Rivoli 75001 Paris*
 Tél. : 01 40 15 73 00

Evénements culturels nationaux 2003



Le Printemps des Poètes

→ du 10 au 16 mars

Sur le thème : « Les Poésies du Monde »
 Renseignements : 6 rue du Tage 75013 Paris
 Tél : 01 53 800 800
 Mél : avec@printempsdespoetes.com
 www.printempsdespoetes.com

6 rue des Pyramides 75001 Paris

Tél : 01 42 15 36 00

Mél : printemps-des-musees.DMF@culture.gouv.fr

<http://printempsdesmusees.culture.fr>

Les Journées du patrimoine - 20^e édition

→ 20 et 21 septembre

Renseignements :

Ministère de la culture et de la communication

3 rue de Valois 75001 Paris - Tél. : 01 40 15 80 00

www.jp.culture.fr

Le Mois du patrimoine écrit

→ du 20 septembre au 19 octobre

Sur le thème : « Musique et patrimoine »

Renseignements :

Fédération française pour la coopération des bibliothèques

54 bd Richard Lenoir 75011 Paris

Tél. : 01 43 57 85 02

Mél : info@ffcb.org

www.ffcb.org

Lire en Fête

→ 17, 18 et 19 octobre

Centre national du Livre

53 rue de Verneuil 75007 Paris - Tél : 01 49 54 68 64

www.lire-en-fete.culture.fr

Semaine de la langue française et de la francophonie - 8^e édition

→ du 17 au 23 mars

Renseignements : Délégation générale à la langue française et aux langues de France

6 rue des Pyramides 75001 Paris

Tél : 01 40 15 36 79

Mél : dglf@culture.gouv.fr

www.culture.gouv.fr/culture/dglf

Le Printemps des Musées

→ 4 mai (journée gratuite)

Sur le thème : « Mystères et découvertes »

Renseignements : Direction des Musées de France

Fédération des maisons d'écrivain & des patrimoines littéraires

Siège social et secrétariat :

Médiathèque

Boulevard Lamarck - B.P.18

18001 BOURGES cedex

Tél. : 02.48.23.22.50

Fax : 02.48.24.50.64

Mél : maisonsecrivain@yahoo.com

Web : www.litterature-lieux.com

Jean-François Goussard,
 directeur de publication

Comité de rédaction :

Michel Baranger

Florence Lignac

Robert Tranchida

Ont collaboré à ce numéro :

Bernard Cocula

Valérie Espin

Daniel Fabre

Elisabeth Doussel

Impression :

Gerbert, Aurillac

ISSN : 1000-3279

Note de lecture

Michel Cazenave. **ALEXANDRE DUMAS. Le Château des Folies**

Christian Pirot Éditeur, Saint-Cyr-sur-Loire, 2002, 256 p.

Bicentenaire et panthéonisation obligent : pour son vingt-cinquième numéro, la collection Maison d'écrivain, que nos lecteurs connaissent bien, ne pouvait manquer de célébrer Dumas et sa « folie » de Port-Marly : le château de Monte-Cristo, qu'il baptisa du nom de son plus prodigieux roman, qu'il aménagea comme le jardin d'Haydée et qu'il dut revendre un an après l'avoir ouverte avec six cents invités, parce qu'il s'était trop vite pris pour son héros devenu

si soudainement riche, mais qu'il trouva le moyen de continuer à habiter jusqu'en 1851.

Le livre de Michel Cazenave, écrit comme d'Artagnan chevauche, c'est un vrai roman de cape et d'épée, truculent et généreux, tout à la gloire de l'auteur dont il vante le génie et « la folie gigantesque ».

Michel Baranger